

Michèle Achard

## LA FOLIE DE DIEU

---

*Ce que nous voulons creuser et recreuser, c'est la raison pour laquelle Lacan a pu dire que les mystiques étaient des gens si intéressants. Sans répondre immédiatement par le « dogme » « oui, c'est à cause de la jouissance autre » etc.*

*Pour nous aider à aller plus loin, nous sommes allés chercher du côté de Michel de Certeau, qui a fait paraître, avant sa mort, le tome I de « La fable mystique ». Spécialiste du mysticisme chrétien et jésuite, il a tressé sa connaissance personnelle avec la psychanalyse lacanienne et a livré une pensée claire et profonde sur la spécificité du phénomène mystique.*

*Il déclare que la mystique représente une façon singulière de faire du corps le lieu d'une énigme : elle place le corps dans un rapport d'étrangeté à lui-même, car elle place, en son centre, un Autre.*

---

L'Inde a toujours été un vivier de mystiques de tous bords (hindouistes, musulmans, sikhs, jaïns, chrétiens, shamans etc...) car elle a toujours su préserver vivantes toutes ses traditions, venues du fond des âges, ce qui en fait un sous-continent au milieu humain si fascinant.

Le psychanalyste indien Sudhir Kakar, formé au Freud Institute de Francfort, dont il est encore un membre actif, est président de la Société Psychanalytique Indienne, fondée par Gurindrashekar Bose, avec l'assentiment de Freud, en 1922.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages passionnants qui analysent la civilisation indienne de son point de vue de psychanalyste, mais aussi du point de vue de son identité indienne qu'il n'a jamais reniée.

Au début des années 1990, il a rencontré Catherine Clément, agrégée de l'Université, philosophe, écrivain, anthropologue et aussi romancière prolifique.

Le livre qu'ils ont écrit ensemble, paru en 1993, « La folle et le saint », retrace l'aventure de deux mystiques qui ont vécu à la même époque, dans les années 1880 : une femme, Madeleine, internée pour délire mystique, à la Salpêtrière, pendant 22 ans, dans le service du professeur de médecine psychiatrique Pierre Janet et un indien de Calcutta, brahmane visionnaire qui servait la déesse hindoue Kâli, mystique extatique qui deviendra un saint univer-

sellement connu, Ramakrishna Paramahansa, le Grand Cygne, dont Romain Roland a écrit la biographie et entretenu, à son sujet, une correspondance avec Freud.

Pierre Janet a écrit, entre l'année 1926 et 1928, un ouvrage d'environ 1300 pages, qui a longtemps intéressé les psychanalystes, intitulé « De l'angoisse à l'extase », en deux tomes. Il a très longuement décrit et commenté les observations qu'il a effectuées au cours des vingt-deux années pendant lesquelles il a suivi sa patiente, internée dans son service. Même si Madeleine était morte en 1921, il a continué à se focaliser sur son cas, créant un classement nosologique de ses états.

Il faut prendre en compte ce qu'écrit Foucault dans son « Histoire de la folie », au chapitre « Naissance de l'asile » :

« La religion ne doit pas être le substrat moral de la vie asilaire, mais purement et simplement un objet médical » (p. 264).

Et il cite un extrait du « Traité médico-philosophique » de Pinel :

« Les opinions religieuses, dans un asile d'aliénés ne doivent être considérées que sous un rapport purement médical, c'est-à-dire qu'on doit écarter toute autre considération de culte public et de politique, et qu'il faut seulement rechercher s'il importe de s'opposer à l'exaltation des idées et des sentiments qui peuvent naître de cette source, pour concourir efficacement à la guérison de certains aliénés ».

Pierre Janet, professeur titulaire de la chaire de psychologie expérimentale du Collège de France, n'était pas un catholique pratiquant, mais il avait une très haute idée de la science de son époque, dont il contribuait à la construction, en rapportant minutieusement les milliers d'observations qu'il recueillait chaque jour et qu'il notait dans ses dossiers.

Lui qui fut le seul interlocuteur de Madeleine pendant tant d'années a illustré avant la lettre le parcours d'un transfert qu'il ne pouvait vraiment comprendre clairement, puisque qu'à cette époque Freud avait juste commencé à poser les bases de la psychanalyse.

Madeleine, ancienne institutrice, n'était en aucun cas une « sauvage » : issue d'un milieu bourgeois d'industriels du Nord, après bien des mésaventures dues à son caractère particulier, elle avait parcouru tous les degrés de la descente sociale, jusqu'à devenir la dame de compagnie bénévole d'une vieille femme malade d'un cancer en phase terminale, qui mourut dans ses bras.

Dès son jeune âge, Madeleine avait eu des ressentis envahissants de la grandeur de la nature : elle tombait évanouie pour avoir entendu une trille mélodieuse dans la forêt... mais aussi elle était la proie de troubles psychosomatiques multiples, (problèmes cutanés, toux et vomissements), tout un catalogue qu'on peut qualifier de symptômes hystériques, dont le plus classique est le fait qu'elle ne marchait le plus souvent que sur la pointe des pieds.

Avec la puberté, elle commence à éprouver des états de somnolence et de semi-conscience ; un petit revers amoureux lui fait décider que les plaisirs de l'affection sont dangereux et elle y renonce pour toujours.

Devenue adulte, son père ayant fait faillite et ne pouvant la secourir, après une dérive sociale causée par la pauvreté, elle finit par être arrêtée par

la maréchaussée, parce qu'elle passait la nuit sur un banc public et n'avait pas un sou en poche : elle déclare qu'elle s'appelle Madeleine Le Bouc, l'amante du Christ chargée de tous les péchés du monde... Au juge qui l'interroge sur son curieux patronyme, elle répond qu'elle ne veut pas qu'on connaisse son passé et compromettre sa famille : elle est mise en prison, à plusieurs reprises, pour cause de vagabondage, mendicité, escroquerie, prostitution... À l'Hôtel-dieu, on diagnostique une névrite occasionnée par une fausse couche, ou l'alcoolisme...

Le mythe construit par les autorités de la République laïque de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est qu'elle est un ancien « petit rat » de l'Opéra (à cause des « pointes » !) délaissée par ses amants, tombée dans la « dèche » et rendue folle par sa misère.

Enfin mise dans une case identitaire, elle atterrit à la Salpêtrière, où l'on soigne les troubles hystériques : elle y fera des séjours fréquents, pendant plus de six ans, entrecoupés de retours à la société, où elle est institutrice dans une école d'enfants pauvres assortie d'un logement gratuit.

La chance qu'elle a eue, c'est de rencontrer le professeur Janet. Lui-même a été la proie d'une violente crise religieuse à quinze ans et il en a gardé un tel souvenir qu'il a une passion pour les extatiques. Son livre principal, encore lu aujourd'hui, « De l'angoisse à l'extase » a gardé une approche philosophique qui trahit l'influence de son premier métier d'enseignant en philosophie.

Puis il travaille auprès du professeur Charcot à la Salpêtrière et devient médecin en 1893. Lui qui parlait de ses malades comme des « fleurs de son herbier », va faire de Madeleine la mystique la plus étudiée de toute la littérature psychiatrique. Il l'observe, la décrit, la teste, la guide, la gronde ou la loue pendant des années. Ce qui ressort de cette longue observation, c'est une liste impressionnante de symptômes : contractures des jambes qui font qu'elle marche les cuisses très serrées l'une contre l'autre et sur la pointe des pieds ; lésions cutanées sanguinolentes un peu partout sur le corps, mais surtout sur les pieds, qu'elle appelle stigmates ; respiration très ralentie lors de ses extases ; jouissances sexuelles qu'elle décrit comme les caresses que lui prodigue Jésus ; impression de légèreté du corps qu'elle qualifie de lévitation ; prise de nourriture très réduite, qui n'entraîne pas une perte de poids ; mais aussi appétit important après les extases... etc.

Janet et Madeleine luttent pied à pied, l'un invoquant la vérité expérimentale et mettant Madeleine devant ses contradictions logiques, celle-ci ne cédant rien sur sa vérité que c'est Dieu et Jésus qui lui envoient ses anges et ses démons.

À l'époque, le psychiatre n'accordait aucun crédit à la parole de ses patients et diagnostiquait ce que Michel Foucault a reconnu comme une formulation psychiatrique du XIX<sup>e</sup> siècle : « le mouvement bavard de l'aliénation ». Ce qui a fait dire ironiquement à Lacan, en 1953, dans « Fonction et champ de la parole » : « Nous voici redevenus des penseurs et voici rétablies ces distances qu'il faut savoir garder avec les malades et dont on avait sans doute un peu vite abandonné la tradition, si noblement exprimée dans ces lignes de Pierre Janet sur les petites capacités de l'hystérique, comparées à nos hauteurs ».

Sans doute, si Madeleine avait vécu au siècle de Thérèse d'Avila, elle aurait été soutenue par la structure de la tradition ecclésiastique et peut-être reconnue comme une vraie mystique. Janet l'a guérie de son délire et a accompli ce que Freud, dans les *Études sur l'hystérie* » a défini comme « transformer la misère hystérique en malheur banal ».

Si elle avait vécu en Inde, elle aurait eu, à coup sûr, un choix immense de soutiens en tous genres : gourous, shamans, pirs de l'islam, etc...

Ramakrishna, lui, naquit en 1836 au Bengale, au cœur de la culture hindoue, dans une famille de brahmanes, c'est-à-dire la caste des prêtres, ceux qui accomplissent les rituels et les enseignements de la tradition séculaire. Sa famille était très pauvre, car la caste des prêtres n'avait encore à cette époque aucun rapport avec l'argent et il fut le fils tardif d'une famille de trois enfants. Sa mère le chérissait tout particulièrement, le portant sur sa hanche ou dans son dos toute la journée, dormant avec lui et le nourrissant au sein jusqu'à trois ans, comme c'est souvent le cas en Inde encore aujourd'hui, surtout chez les pauvres. Son père, âgé de 64 ans et malade, très doux, n'éleva jamais la voix sur son fils Gadadhar, — c'est ainsi que s'appelait l'enfant — lui apprenant les milliers de vers des poèmes de la tradition hindoue, comme c'est l'usage chez les brahmanes, mémoires orales d'une civilisation séculaire. À l'école, qu'il manquait souvent, il s'intéressait plutôt aux matières artistiques et lors de ses fugues, il rendait visite aux potiers pour sculpter dans l'argile les statues des dieux et des déesses du panthéon hindou.

Sa première extase lui vint d'une intense émotion esthétique, qu'il n'oublia jamais « Je suivais un étroit sentier, séparant les rizières... Je vis un nuage sombre d'orage qui s'étendait rapidement et enveloppa rapidement le ciel tout entier. Soudain, ourlant ce nuage, au-dessus de ma tête, passa un vol de grues d'une blancheur de neige. Le contraste était si beau que mon esprit s'égara dans des régions lointaines. Je perdis conscience et tombai. Quelqu'un me ramassa et me porta dans ses bras au logis. L'excès du plaisir, l'émotion m'accablaient... C'est la première fois que je fus ravi en extase. » Quand il eut huit ans, son père mourut et le choc fut terrible : il se rapprocha encore plus de sa mère, participant aux travaux des femmes du village, qui l'habillaient souvent comme une fille, lui demandant de chanter de sa voix délicate des poèmes des saints bengalis, ou lui demandant de raconter les histoires des Puranas qu'il avait apprises de son père : souvent, il jouait des scènes de ces histoires, tenant tous les rôles.

Quand il eut dix-sept ans, il partit pour Calcutta, servir d'assistant à son frère aîné, prêtre dans un temple dédié à la déesse Kâli, qu'une femme riche avait fait construire dans la banlieue de la ville. Un an plus tard, son frère mourut de maladie et c'est lui qui devint l'officiant du temple : le choc de la mort de ce frère qui avait vingt ans de plus que lui et qui faisait office de père l'ébranla terriblement et il se réfugia dans le culte de cette Mère terrible qu'est Kâli, au point d'en perdre le sommeil, de ne plus manger, d'avoir des crises où il se roulait par terre comme un dément : il brûlait du désir d'avoir une vision de la Mère, pleurait en l'appelant, se dépouillant de ses vêtements et de son cordon de brahmane. Son cousin, qui s'occupait de lui, pensait qu'il était tout à fait dément (on peut faire ici l'interprétation qu'il revivait pour la seconde fois la perte d'un père et que la mère ne voulait pas cette fois-ci lui

donner sa présence). Un jour où son angoisse était arrivée à un point d'agonie, désespéré de jamais avoir un darshan de la déesse, il empoigna l'épée dont elle est munie pour couper les têtes des démons et se la retourna contre lui-même pour se trucider : c'est alors qu'il eut une vision et tomba inconscient, terrassé par un bonheur infini. Les jours suivants, il vécut dans un océan de béatitude où, vague après vague, roulait un océan de lumière qui l'engouffrait dans une immense félicité...

Cette expérience aviva encore plus sa soif religieuse et il se livra encore plus à des folies que ses proches finirent par trouver si extrêmes qu'ils lui firent consulter un médecin, mais rien n'y fit et on le reconduisit à son village où on le fit exorciser et traiter par la médecine traditionnelle locale, ce qui le calma petit à petit. Sa mère décida de lui faire épouser une femme, remède très utilisé en Inde pour calmer les ardeurs en tous genres, mais c'était une enfant, et Ramakrishna, loin de consommer le mariage, se prit lui-même pour une femme et même, lors de ses états extatiques, pour une enfant amie de sa femme...

À 24 ans, il retourna à Calcutta accompagné par sa femme, pour retrouver son service au temple de Kâli. Pendant les huit années qui suivirent, il entreprit de s'initier aux différentes écoles de la tradition hindoue, sous l'égide des maîtres les plus réputés de l'époque.

Puis il aborda le tantrisme avec une femme très belle, Brahmani Bhairavi, mais n'alla pas jusqu'à pratiquer les rites sexuels qui sont l'apanage de la voie « gauche » du Tantra... Son initiatrice le fit reconnaître comme une incarnation de la divinité par les plus grands théologiens du temps. Mais il restait toujours humblement effacé devant elle.

Puis surgit un ascète nu, de ceux qu'on nomme avadhuta, ceux qui ont tranché tous les liens de la servitude : très rares (il n'y en avait qu'une vingtaine il y a trente ans) ce ne sont pas ceux qu'on appelle les siddhus, qu'on voit se précipiter dans le Gange aux fêtes du solstice. Totapuri lui enseigna le plus haut de la connaissance métaphysique, l'advaita vedanta, l'Un-sans-second, qui, après quelques années le mena au nirvikalpa samadhi, la réalisation de l'Absolu sans forme.

Des foules immenses se déplacèrent pour recevoir sa bénédiction, le voir danser en extase, chanter un chant à la déesse, répondre aux questions qu'on se pressait à lui poser, demander d'être guéris de tous les maux qui affligent les malheureux humains... il se prêtait à toutes ces demandes avec une spontanéité magnifique et une innocence enfantine qu'il avait toujours su préserver. Un livre de ses enseignements a été traduit en français, qui montre qu'il avait atteint les sommets de la métaphysique indienne, qu'il maîtrisait toutes les disciplines des cinq darshanas hindous, et même la foi musulmane... À la fin de sa vie, il fut atteint d'un cancer à la gorge, mais comme Ramana Maharshi, le seul qui parvint à l'égaliser, il put dire : « il y a bien une maladie, mais il n'a pas de maladie ».

Alors, s'il n'y a pas de maladie, qu'est-ce que cela veut dire ?

- Qu'il n'y a plus d'ego, répondront les habitués des enseignements orientaux. La notion d'ego, ahamkara, est longuement et parfaitement bien conceptualisée dans le vedanta ou le shivisme du cachemire.

Mais ce n'est pas dans ce domaine « exotique » que nous voulons ici pousser l'examen.

Ce que nous voulons creuser et recréer, c'est la raison pour laquelle Lacan a pu dire que les mystiques étaient des gens si intéressants.

Sans répondre immédiatement par le « dogme » (« oui, c'est à cause de la jouissance autre » etc.)

Pour nous aider à aller plus loin, nous sommes allés chercher du côté de Michel de Certeau, qui a fait paraître, avant sa mort, le tome I de « La fable mystique ». Spécialiste du mysticisme chrétien et jésuite, il a tressé sa connaissance personnelle avec la psychanalyse lacanienne et a livré une pensée claire et profonde sur la spécificité du phénomène mystique.

Il déclare que la mystique représente une façon singulière de faire du corps le lieu d'une énigme : elle place le corps dans un rapport d'étrangeté à lui-même, car elle place, en son centre, un Autre.

Le corps, qui est notre intime, devient étranger : il est l'intime de l'intime, mais en même temps, devenant le lieu d'habitation d'un Autre, il se trouve dans une extériorité à soi. La mystique fait ainsi du corps le lieu de l'Autre : l'intime de soi se retrouve hors de soi, faisant, en un point de pure extériorité, du dedans un dehors, ce qui est exactement ce que voulait dire Lacan en inventant le mot « extime ».

Lacan s'intéresse au discours mystique parce qu'il parle de ce qui est impossible à dire, parce qu'il expérimente radicalement ce qui manque au langage et qui fait parler, c'est-à-dire le Réel.

Dans « La fable mystique », Certeau va plus loin, en disant que « le corps, bien loin d'obéir au discours, est lui-même un langage symbolique et que c'est lui qui répond d'une vérité insue ».

Chez tous les mystiques, qu'ils soient d'orient ou d'occident, on a pu observer un passage ou, pour certains, un naufrage, dans le délire et dans la folie. L'Autre du mystique, on l'a vu avec Freud, peut prendre l'allure de la paranoïa du Président Schreber, qui s'imaginait être la femme de Dieu, qui s'accouplait avec lui pour engendrer un sauveur pour l'humanité (c'était aussi un fantasme de Madeleine) : le sujet se trouve aux prises avec une demande toute puissante, sans règles et sans limites.

Michel de Certeau donne une définition du mystique : « c'est celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque sait, de chaque lieu et de chaque objet, que « ce n'est pas ça, qu'on ne peut résider ici ou se contenter de cela ».

C'est une autre façon de dire la formule de Lacan dans le séminaire Encore : « Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça ». Le « ce n'est pas ça » maintient la place permanente du manque, l'écart entre ce qui est demandé et ce qui est obtenu.

Ce qui est obtenu, la « vision » ? Mais la vraie vision, ce n'est pas l'image de la Mère, toute divine soit-elle ! La vraie vision, c'est l'absence de vision, l'évanouissement, c'est voir Rien : « La vision, est celle qu'on fait dans l'extinction des sens et dans la nuit obscure » dit Michel de Certeau. Bien sûr, il nous vient à l'oreille ce merveilleux poème de Jean de la Croix...

Michel de Certeau met en lumière le fait que le mystique vient inscrire dans son corps le dépouillement du moi, c'est-à-dire tout ce qui fait le « paraître » du corps, qui devient un déchet, ce qui vaut également pour certaines formes du discours, qui sont aussi défaites.

La mystique est un dispositif radical du dénuement, en vue de donner un autre statut à la perte et au manque : quand tombe ce qu'on croyait être ou avoir, s'ouvre un autre rapport au manque et au désir. Il ne s'agit pas seulement de faire tomber les artifices du moi, il s'agit également de composer un corps à partir du manque à être, c'est-à-dire faire du manque ce qui engendre un corps vivant et désirant.

Pour conclure, nous dirons que le mystique fait du corps le lieu où s'éprouve le désir de ce qui manque et que rien ne peut obturer.

C'est par cette stase consciente que peut être ouverte au désir une forme de présence dans l'absence, une présence qui est aussi absence, une présence qui est en creux.

Un désir qui ne se confond avec aucun objet, car il est désir sans objet, dernier bastion avant le silence insondable de l'être.